

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, 33.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNEE, No 254. — SAMEDI, 16 MARS 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



MADAME SADI CARNOT, ÉPOUSE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 MARS 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Correspondance, par Stella.—Définitions politiques.—Explication des gravures : Le concours de beauté à Turin ; madame Sadi Carnot.—Poésie : J'avais seize ans, par Godefroi Langlois.—Biographie de M. l'abbé Désilets (suite), par M. l'abbé Panneton.—En vers.—Cueillettes et glanures : Le prêtre, par Jules Saint-Elm.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Sans-Mère (suite) ; Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Portrait de madame Sadi Carnot, épouse du président de la République Française.—Une visite chez les pauvres.—Le concours de beauté à Turin : Mlle Cooper, 1er prix ; Mlle Fusconi, 2e prix ; Mlle Fallaint, 3e prix.—Gravure du feuilleton Guet-Apens.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

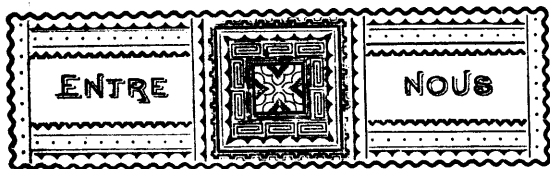
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'Assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

Au moment de mettre sous-pressé, nous recevons la note suivante de M. Ferdinand Béland, notre agent-général de Québec :

L'heureux gagnant de la prime de \$25.00, au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, est M. Charles Fecteau, 33, rue des Prairies, St-Roch de Québec, employé depuis quatorze ans chez M. J. Bte. Laliberté, le plus grand magasin de fourrures de Québec.

La liste complète des primes réclamées sera publiée la semaine prochaine.



Musmus mie nesne defeso !

Cherchez ces mots dans les dictionnaires français, anglais, allemands, russes, italiens, espagnols, grecs, suédois, portugais, danois, hongrois, bohémiens, autrichiens, islandais, flamands, hollandais, turcs, arabes, persans, chinois, indiens, japonais, et dans tous les idiômes connus, vous ne les trouverez pas, je vous l'affirme, et cependant ils appartiennent à une langue, une langue inventée par un homme de talent.

M. G. Boucher de Boucherville, fatigué de voir combien les hommes s'entendent peu sur les idées, a résolu de les mettre d'accord sur les mots, et c'est pour adopter son système que j'ai commencé cette causerie par cette phrase que vous n'avez pas comprise et qui signifie : " Bonjour mes chers lecteurs ! "

Je sais bien que le résultat ne répond pas exactement au but, et que, ayant l'intention d'être compris par tous les habitants du globe, je cours le risque de ne pas l'être du tout, mais cela tient à ce que la langue numérique est encore très peu connue.

" La base fondamentale du langage numérique, dit l'inventeur, étant les nombres mêmes, toutes les opérations que l'on peut faire avec les nombres peuvent également se faire avec les mots du lan-

gage ; le système de leur numération étant le même."

Si cela ne vous paraît pas bien clair, ce n'est pas ma faute et, sans vouloir expliquer tout le système, je crois ne pouvoir mieux faire que de vous donner une idée des qualités euphoniques de cette langue.

—Papa se dit *Besfesos*. Il paraît que les bébés prononcent ce mot bien plus facilement que notre mot français.

—Maman se nomme *Basbius*.

—*Musmus bacasi* signifie : bonjour mademoiselle.

—*Di Lesfas de cunoe cespis rali lesfes* : " L'abolition du Conseil législatif est abominable " : voyez comme l'idée de la langue numérique correspond bien aux convictions politiques de certaines personnes, les mots "abolition" et "abominable," *lesfas* et *lesfes* ne diffèrent entre eux que d'une lettre. De plus, ne trouvez-vous pas que la consonnance des deux syllabes *lesfes* est elle-même tellement heureuse qu'elle exprime bien le sens du mot.

—*Cocco* veut dire : "sobriété," et cela est bien naturel, puisque le coco est une boisson faite avec de l'eau et du jus de réglisse.

—Dilettante se traduit par *castui*. . . . quoi ?

—Donnez-nous les infinitifs des verbes qui se trouvent dans la phrase suivante :

Il l'aimait, il le lui prouva, puis la tua, s'enfuit et ne reparut que plus tard quand il le put.

Réponse :

Français :—Aimer, prouver, tuer, fuir, repaître, pouvoir.

Langage numérique :—Dibesu, dibesus, dibisu, dibibus, dibosu, dibosus.

Quelle admirable harmonie des nombres !

—Vous, ma charmante lectrice, vous ne vous appelez plus "madame," mais bien *Bupasi*, et moi je deviens un *Tudi*, qui veut dire "monsieur."

—Les Irlandais seront heureux d'apprendre que le trèfle, leur emblème national, se nomme *Pispis*, dans la langue des nombres.

—Cardinal est baptisé du nom de *nucu*. Encore une consonnance déplorable ! Cathédrale est *nunu*. Servante est *nunus* et catholique *nunis*.

M. de Boucherville, *cunu ratis*, pour employer votre langue, "vous êtes ingénieux."

—Il n'épargne personne, quoiqu'il soit l'homme le plus doux du monde, et Jésus-Christ lui-même est appelé *Bosnose*, dans son dictionnaire.

—Les peuples sont débaptisés : *Cismus* veut dire "Français" ; *Mismas*, "Anglais" ; *Cosceu*, "Allemand" ; (je comprends *cosceu* puisque *coscii* veut dire "cornichon") ; *cosfus*, "Grec" ; *dodosu*, "Italien" ; "Canadien" n'a pas été traduit. Merci, M. de Boucherville !

L'auteur prétend ne tenir compte d'aucune racine connue, il se trompe, car tout en savourant un *Crème de la Crème*, je cherche le mot fumer et j'arrive au résultat suivant :

Fumas — Fumer,
Fumes — Fumeur.

Fumis — Action de fumer.

Fumos — Enfumé.

Fumu — Funée.

En vérité, M. de Boucherville,

Ce n'était pas la peine
Ce n'était pas la peine (bis)
Ce n'était pas la peine, assurément
De changer de parlement.

J'entends parlement dans le sens d'action de parler.

Oh ! M. de Boucherville, *piscu ratis*, "vous êtes cruel."

* * Il est possible que quelques uns de mes lecteurs se figurent que j'ai parlé de ce livre et fait des citations dans le seul but d'en ridiculiser l'auteur, mais je leur laisserai toute la responsabilité de cette insinuation.

Si j'avais suivi l'ornière, je me serais contenté de dire que le *Dictionnaire des nombres* est une œuvre admirable, unique en son genre, qui fait le plus grand honneur à son auteur, que le Canada a lieu de s'enorgueillir d'avoir produit un si grand génie, etc., de même que l'on nomme future étoile toute jeune fille qui monte sur les planches pour la première fois, et qu'on la félicite à outrance, de manière à l'empêcher d'étudier les premières règles

de l'art qu'elle avait peut-être l'intention de connaître ; c'est le genre turlututu.

Ce turlututu joue toujours le même air et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il ne garde ni le ton ni la mesure.

Que des jeunes collégiens interprètent *le Malade imaginaire* de manière à vous faire prendre Molière en grippe, le journal ne tarit pas d'éloges le lendemain sur le talent des *artistes* ; Coquelin arrive, on déverse la même prose sur lui, et on arrive à se demander si vraiment Coquelin est aussi fort que les élèves du collège de Saint Onalf du lac croche.

Que si, par hasard, un écrivain use du droit de bon sens pour dire ce qu'il pense d'un homme ou d'un ouvrage, il se trouve aussitôt que les niais, — et ils sont nombreux, — se mettent à hurler en chœur, qu'il est jaloux.

Le genre turlututu est souvent agrementé aussi d'expressions baroques qui rendent le compte-rendu aussi incompréhensible que mal écrit.

Prud'hon qui travaillait trop pour aller souvent au théâtre, s'y rendit cependant un soir, et la lettre qu'il écrivit le lendemain à ce sujet à l'un de ses amis, est un chef-d'œuvre de notre langue en même temps qu'un modèle d'observation et de critique ; elle est écrite en fort bon français, ce qui n'est pas étonnant de sa part, et d'une manière très juste au point de vue de l'art, ce qui semble plus étrange, vu son peu d'habitude du théâtre, et Jules Janin nous dit qu'il n'a jamais lu de critique aussi bien faite.

Prud'hon s'était contenté de dire ce qu'il pensait et de reproduire ses propres impressions.

Cependant, il faut le reconnaître, tout le monde ne peut pas en agir ainsi, et, pour le faire, il faut avoir des idées, penser et juger, tandis que le turlututu est un instrument dont le premier venu peut jouer facilement.

En Europe, aucun homme, aucun ouvrage n'échappe à la critique sérieuse et, à lire les journaux français, la France serait bien pauvre en hommes supérieurs ; un étranger habitué à suivre nos compte-rendus serait, au contraire, disposé à croire que nous sommes, un peuple de génies.

Cet abus que nous faisons de l'encens est vraiment déplorable.

* * M. Boucher de Boucherville vient donc d'inventer une langue ; il n'est pas le premier et ne sera pas le dernier à se lancer dans cette aventure.

"Si Dieu nous avait consulté à la création du monde, combien de perfectionnements aurions-nous pu lui conseiller de faire !"

Ce mot si plaisant, nous l'avons tous répété en constatant nos misères, et c'est pour détruire le résultat de la tour de Babel, tel qu'il nous est rapporté dans la légende biblique, que M. de Boucherville a travaillé pendant vingt ans à l'œuvre qu'il nous présente aujourd'hui.

Le projet de créer ou plutôt d'adopter une langue universelle n'est pas nouveau, puisqu'il date du jour où deux hommes, ne parlant pas le même langage, ont éprouvé un grand ennui de ne pas pouvoir se comprendre.

La création d'une nouvelle langue n'est pas chose difficile, mais ce qui l'est d'avantage, c'est de la faire adopter par tous les peuples.

* * Le jour où l'on a proposé de créer une langue universelle, chacun est arrivé armé de son système, de telle sorte que la confusion des langues se trouve aujourd'hui beaucoup plus compliquée que lors de la dispersion des ouvriers de la tour de Babel.

Il y avait hier 3,064 langues, nous en avons maintenant 3,065 !!!

Est-ce à dire pour cela que le système en question est tout à fait absurde, non, et :

Comme de son prochain il ne faut point médire,
On y trouve du bon, du mauvais et du pire.

C'est John Wilkins qui, en 1668, a ouvert le feu avec sa *langue philosophique* et qui a posé le principe avec un essai de pratique qui a, depuis, été mille fois imité.

La réalisation de ce projet ayant été reconnue impossible, les inventeurs de langues sont restés longtemps tranquilles, mais l'utopie a été reprise en sous-œuvre depuis vingt-cinq à trente ans avec

une étonnante énergie, et c'est de là que sont sortis le *Volapuck*, le *Pasilingua*, le *Spelin*, le *Linqualumina*, etc., etc.

Toutes ces nouvelles langues reposent sur un système logique, et on pourra en inventer encore des milliers d'autres tout aussi acceptables et... que personne ne voudra accepter.

Avoir une langue universelle est un fort beau rêve, mais, hélas ! il est aussi peu réalisable que celui de faire vivre en repos toutes les nations, car c'est toujours un coup de canon qui réveille les philosophes absorbés dans leur cabinet de travail, alors qu'ils terminent un ouvrage sur la paix du monde.

* * M. de Boucherville croit que son système rendrait de grands services aux commerçants, en l'appliquant à la télégraphie, c'est une erreur.

Toutes les grandes maisons ont leur code télégraphique commercial, et pas une ne voudrait emprunter celui de son voisin, pas plus qu'un marchand de nouveautés ne consentirait à adopter la marque en lettres de son concurrent.

Personne ne veut du secret de Polichinelle, et du moment où la clef d'un code télégraphique est connue de tout le monde elle devient parfois dangereuse pour celui qui s'en sert.

Le langage des nombres restera à l'état de curiosité ingénieuse, mais rien de plus, et si, dans deux mille ans, alors que les langues actuelles seront mortes, nos descendants découvrent le dictionnaire de M. de Boucherville, un journal quelconque lui consacra cinq lignes, et les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ de l'époque se contenteront de sourire ; en pensant au brave homme qui a perdu vingt ans à travailler à cette naïveté.

Un mot encore : Le dictionnaire anglais d'Oxford contient 250,000 mots. Le dictionnaire des nombres, 3,400, et Shakespeare se contentait de 15,000 ; et ce qu'il y a de plus curieux c'est que l'ouvrage de M. de Boucherville n'est qu'une traduction du dictionnaire de Webster.

Qu'il repose en paix !

* * Ne croyez pas cependant que l'inventeur de langues soit nécessairement condamné à être incompris comme il devrait l'être, car l'exemple suivant, raconté par un journal de Paris, prouve le contraire :

"Enfin, le volapuk a trouvé quelqu'un qui le comprend, ou qui le comprenait plutôt, puisque le pauvre homme en est mort."

"Ce pauvre homme—ne pas confondre avec un homme pauvre—était un Suisse qui, par testament, a légué un million et demi pour l'établissement d'une académie de Volapuck, à Fribourg. Une somme de huit cent mille francs est en outre attribuée à des traductions et publications volapukistes.

"L'abbé Schlegel, le créateur de l'idiome nouveau, avait reçu, pour sa part, dix mille francs de rente viagère, plus une maison d'habitation.

"A la bonne heure, ajoute le journal, voilà un inventeur qui aura quelque chose à se mettre sous la dent et qui n'en sera pas réduit à avaler sa langue."

Qui sait si un riche Canadien ne sera pas tenté de faire la même chose, un jour, en faveur de l'auteur du *Dictionnaire des Nombres* ?

Bien qu'un tel excès de générosité soit peu probable, je crois cependant devoir mettre nos Crésus en garde contre leur propre enthousiasme et les prier de penser un peu au monument national, avant d'ébrécher leur fortune pour la plus grande gloire du charabias nouvellement inventé.

* * Que font donc nos riches Canadiens que l'on n'ait pas encore réussi à encaisser le montant nécessaire pour construire ce monument de la nouvelle France ?

Dans ce pays où l'on voit, comme cela s'est passé dernièrement, deux riches Anglais sir Donald Smith et sir George Stephen, donner un million pour construire un hôpital, est-il vrai que l'on ne trouvera pas trois cents Canadiens-français qui consentiront à donner mille piastres chacun pour une œuvre éminemment nationale ?

M. L. O. David, président de la société Saint Jean Baptiste, s'est mis pendant en tête de le

construire, ce monument, et vous savez quelle énergie il apporte à tout ce qui touche notre nom, notre histoire et notre avenir. Il arrivera à son but, croyez le bien ; les plans sont faits, il y a déjà un peu d'argent en caisse, et si les riches ne vident pas leurs coffres forts, il puisera dans l'escarcelle du pauvre, de celui qui a le cœur à la bonne place et qui ne refuse pas plus son bien que son sang, quand il s'agit de la patrie.

Le monument sortira de terre et l'on inaugurerà dans trois ans, en même temps que l'on célébrera deux grands événements : le deux cent cinquantième anniversaire de la fondation de Montréal et le quatre centième de la découverte de l'Amérique. Quelle date ! quelles grandes choses ! !

* * J'ai publié, la semaine dernière, à titre de curiosité, une fable de Napoléon Ier, voici aujourd'hui un passage des *Mémoires* de Louise Michel, qui a aussi son intérêt.

Elle raconte son enfance et les jeux auxquels elle se livrait avec ses jeunes compagnes :

"Dans la cour, derrière le puits, on mettait des tas de fagots de brindilles, des facines ; cela nous servait à élever un échafaud, des degrés, une plate-forme, deux grands montants de bois, tout enfin ! Nous y représentions les époques historiques, et les personnages qui nous plaisaient... Nous avions mis quatre-vingt-treize en drame et nous montions l'un après l'autre les degrés de notre échafaud, où l'on se plaçait en criant : Vive la République !

"Le public était représenté par ma cousine Mathilde, et quelque fois par la gent emplumée qui faisait la roue ou picorait et gloussait.

"Comme nous montions un jour sur notre échafaud en chantant, mon grand père nous fit observer qu'il valait mieux y monter en silence et faire au sommet l'affirmation du principe pour lequel on mourait ; c'est ce que nous faisons après."

Ce jeu de l'échafaud adopté par des jeunes filles, comme c'est poétique, naturel et gracieux ! Mais que cela devait bien convenir au physique de la jeune Louise qui dit dans ses mémoires :

"Ma mère était alors une blonde, aux yeux souriants et doux, aux longs cheveux bouclés, si fraîche et si jolie, que les amis lui disaient en riant : "Il n'est pas possible que ce vilain enfant soit à vous." Pour moi, grande, maigre, hérissée, sauvage et hardie à la fois, brûlée du soleil et souvent décorée de déchirures rattachées avec des épingles, je me rendais justice et cela m'amusait qu'on me trouvât laide."

Elle n'a pas changé, la révolutionnaire, elle n'a fait que vieillir et devenir plus laide et plus révolutionnaire encore ; cependant, je me trompe en disant qu'elle n'a pas changé, car si elle montait aujourd'hui sur l'échafaud, qu'elle doit avoir mérité une douzaine de fois, au moins, elle ne crierait plus : "Vive la République ! mais bien vive la révolution sociale et le pétrole !"

Un joli type, que cette Louise.

Louise Michel

CORRESPONDANCE

MONTREAL, mars 1898.

Monsieur le Rédacteur du MONDE ILLUSTRÉ,

Monsieur,

Je me fais l'interprète de nombre de dames qui, enchantées de la proposition flatteuse de monsieur Barthe, au sujet d'un concours féminin, vous assurent que bien que novices dans la voie littéraire, elles entreraient volontiers en lice. Me permettez-vous d'offrir quelques suggestions sur le choix d'un sujet ? Ça revient de droit aux intéressées.

Les prérogatives et les vertus de la "Femme canadienne" ont déjà suscité un tournoi où de courtois chevaliers se sont disputé la palme, à nous reviendrait maintenant l'honneur de signaler quelques illustres noms, mais comme il est défendu de toucher aux vivants, laissez-nous remonter dans le passé ; les glorieuses annales de la Nouvelle-France nous fourniront maintes héroïnes, maintes femmes viriles et fortes qui veillèrent sur ses destinées, au

moment où ce fruit de l'union, de la religion et de l'héroïsme semblait n'être né que pour mourir. L'évocation de ces noms ferait vibrer les cordes les plus sensibles, toucherait des fibres profondes, éveillerait un écho dans tous les cœurs. Laissez-nous faire luire au grand jour de la reconnaissance ces obscurs dévouements, ces rôles effacés mais sublimes, ensevelis dans l'ombre inévitable qui voile la carrière d'une femme. Que les humbles célèbrent les humbles.

Je proposerais que l'on rédigeât une liste des noms les plus en évidence dans l'histoire du pays, liste où chacune ferait son choix et aurait à cœur de le justifier.

Nos maisons d'éducation trouveraient dans leurs élèves d'éloquents champions pour épouser la cause de leurs fondatrices respectives et rehausser ainsi la gloire de leur *Alma Mater*. Proposez aux enfants du vieux monastère des Ursulines les noms vénérés de Marie de l'Incarnation et de madame de la Peltrie ; rappelez au souvenir des élèves de la Congrégation l'incomparable Marguerite Bourgeoise ; demandez aux amies des Hospitalières de célébrer les louanges de la duchesse d'Aiguillon, nièce de Richelieu, et leur insigne bienfaitrice. Nommez l'illustre vieux d'Youville, citez mademoiselle de Verchères. Une foule de Montréalaises seront enthousiastes au seul souvenir d'une Jeanne LeBer et d'une demoiselle Mance, et le vieux Québec vous fournira mille voix pour exalter le mérite de la jeune et douce épouse de Champlain, qui prit part aux travaux de fondation et qui portait tous et chacun des Sauvages sur son cœur.

Voilà précisément le genre qui réunirait le plus grand nombre d'émules. Nous demanderions, comme unique récompense, que le sujet le plus habilement traité fût ensuite reproduit à travers la presse canadienne.

On nous l'a tant dit, que nous sommes enfin restées sous l'impression que nos aptitudes, car nous ne savions pas en avoir, que nos faibles aptitudes, dis-je, ne nous permettent pas d'entrer dans les discussions scientifiques ; nous maltraitons les questions d'économie... même domestique, théoriquement parlant bien entendu, je le concède encore, mais, de grâce, donnez-nous une dernière chance. Chez nous le cœur, est le plus puissant auxiliaire. Ah ! vous savez bien que s'il se met de la partie elle est gagnée d'avance.

Croyant, monsieur le Rédacteur, que vous voudrez recevoir de bonne part ces suggestions franches mais légèrement intéressées.

Je suis,
Bien sincèrement à vous,

STELLA.

DÉFINITIONS POLITIQUES

—Dis donc, trinqueur, toi qui es fort en politique, qu'est-ce que c'est que le socialisme ?

—T'es bête ! Tiens, censément, nous entrons chez un marchand de vin, un zing, quoi. T'offres une tournée et tu payes ; j'en offre une et... tu payes.

—Hum... Et la Liberté ?

—Eh bien ! la Liberté, c'est de faire ce qu'on veut : mais pour ça, faut être le maître.

—Et le patriotisme ?

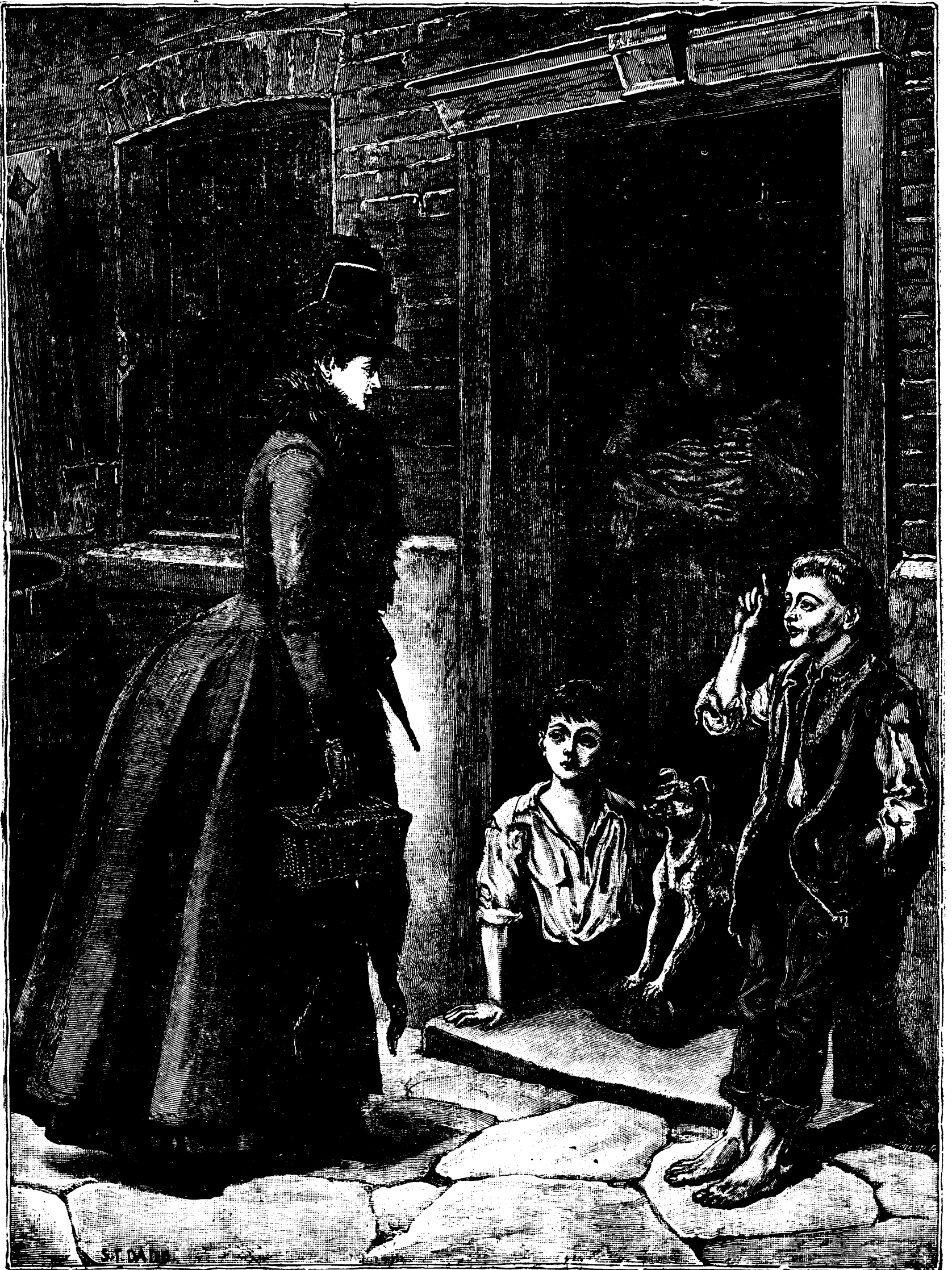
—A mon point de vue, le vrai patriotisme, c'est le sang des autres, comme les vraies affaires, c'est le sang des autres !

—Et la guerre civile ?

—La guerre civile, eh bien, voilà : tu me tues aujourd'hui, je te tue demain ; c'est pas plus malin que ça !

Les œuvres de la nature sont toujours comme une garde de Dieu fraîchement exprimées.—GÆTHER

En l'état de maladie, lorsqu'on écoute au fond de soi on entend chanter aussi. Ce chant est peut-être le plus triste, le plus mélancolique qui soit au monde ; mais il est aussi le plus doux, le plus consolant. Au cœur, il parle de patience et de force ; à l'esprit, il révèle une vie future éternellement calme et heuseuse, couronne éclatante de cette patience et de cette force.—EMILE FAGET.



UNE VISITE CHEZ LES PAUVRES

LE CONCOURS DE BEAUTÉ A TURIN (ITALIE)



LE CONCOURS DE BEAUTÉ DE TURIN

Jeunes ou vieux, il n'est pas un homme qui, au moins platoniquement, soit insensible à l'attrait de la beauté. L'idée des organisateurs du concours de Spa ne pouvait donc ne pas trouver de nombreux imitateurs. C'est Turin qui est arrivé premier en date. En voyageant l'idée pourtant s'était, au premier abord, transformée. A Spa on n'avait voulu, en organisant le concours de beauté, que trouver un moyen d'augmenter les attractions d'une saison balnéaire. A Turin on prit la chose au sérieux, et, au lieu de choisir comme jurés des hommes du monde seulement, on y ajouta des peintres connus, des sculpteurs, qui voulaient prendre leur rôle au sérieux et baser leur verdict selon les règles savantes de l'esthétique.

Leur illusion ne dura pas longtemps. De toutes parts arrivèrent, il est vrai, des demandes d'admission ; il en vint de toutes les villes d'Italie et de toutes les capitales de l'Europe. L'examen des photographies qui accompagnaient ces demandes en fit écarter le plus grand nombre. Quelques-unes l'ont été par d'autres raisons très amusantes. Une très jolie femme du monde, de Bologne, voulait concourir incognito. Le mari apprit ce projet flatteur, mais extraordinaire, et y mit son veto. Une respectable dame de Vienne voulait envoyer sa fille, "un ange de beauté et de vertu", mais elle exigeait que le juré lui garantisse que l'une et l'autre ne recevraient aucun accroc pendant "l'ex-



MLLE JEANNE FALLAINT, de Lyon (3e prix)

périence". Les jurés déclinerent une si lourde responsabilité. Ces messieurs finirent par accueillir vingt-trois demandes d'admission, mais, en réalité, il ne resta que neuf plus ou moins belles personnes, parmi lesquelles deux Italiennes et une Lyonnaise, Mlle Fallaint.

C'est au Théâtre Scribe qu'a eu lieu le concours, qui fut divisé en deux soirées : la première pour la présentation des concurrentes ; la seconde, pour la proclamation des prix. Ce joli théâtre, bâti il y a trente ans pour les représentations françaises, présentait le soir de la "première" une apparence féérique. La scène était transformée en une grotte lumineuse, où, au coup de minuit, après une promenade solennelle, prirent place les audacieuses qui venaient se soumettre à l'épreuve. Elles étaient toutes en grande toilette de soirée, assez décolletées pour que le jugement ne manqua pas des "documents humains" nécessaires.



MLLE JENNY COOPER, de Vienne (1er prix)

Il faut avouer la triste vérité. La vue de ce dessus du panier de la beauté européenne, augmenté par des concurrentes du dernier moment—n'excita pas du tout l'enthousiasme de l'immense foule qui remplissait le théâtre.—Comment ! s'écriait-on de tous côtés, voilà ces beautés fameuses ! Ce n'est que cela ? Les critiques allèrent leur train. Celle-ci était trop maigre, celle-là trop massive, la troisième trop petite. "Mais nous avons mieux à Turin !" Et du coup, comme par un mot d'ordre, voilà que dans ces loges, on voit des dames renommées dans la ville par leurs attraits, et qui n'étaient là que comme spectatrices, ôter leurs loupes, en guise de protestation, comme pour dire : "Ce n'était pas la peine de chercher si loin, lorsque nous étions là !"

Ce sentiment général de déception ne dura pas longtemps. On finit par trouver que réellement il y avait parmi ces beautés officielles des personnes très agréables, et, quoique la 2^{me} soirée ait été bien moins animée, l'opinion publique ratifia le choix que fit le jury, après des discussions très profondes, et une longue vérification...j'allais dire des pouvoirs. Le premier prix fut accordé à l'unanimité à une jolie Viennoise, Mlle Cooper, blonde, élancée, avec des yeux couleur, "ne m'oubliez pas" ravissants. Mlle Cooper est très élégante, et d'une beauté tout à fait aristocratique. Mlle Costanza Fusconi qui a obtenu le deuxième prix, est le type de la vraie beauté romagnole, opulente, avec des yeux noirs magnifiques, pour tout dire Cléopâtre.. de Rimini.

Enfin une très jolie Lyonnaise, Mlle Fallaint, a obtenu également un prix, et a sauvé ainsi l'honneur de la France,—tout simplement.

Tels sont les résultats du deuxième concours international de beauté. Il est maigre, soit dit sans allusion. Il se prépare encore un certain nombre de solennités du même genre, à Livourne, à Florence, à Nice et en d'autres endroits. Notre opinion est que c'est à Paris seulement, au moment de l'Exposition, que pourrait se faire un vrai concours international de beauté. Il nous viendra alors des concurrentes de toutes les couleurs, et de tous les pays civilisés. On choisira pour les juger les plus célèbres peintres, romanciers et psychologues, et les "lauréates" passeront à la postérité avec plus de justice que celles qui ont triomphé à Spa et à Turin. Je donne comme un desideratum ce qui est, je n'en doute pas, un fait qui va s'accomplir dans quelques mois.

MADAME SADI CARNOT

C'est un honneur pour nous autant qu'une bonne fortune que de pouvoir reproduire ici les traits de la femme éminente et charmante qui se trouve associée à la haute et lourde mission du chef de l'État.

On sait avec quelle vaillance et quelle aisance Mme Sadi Carnot en a assumé les obligations et les devoirs. Elle a, peut-on dire, passé de plain-pied de l'intimité de la vie de famille à la solennité de la représentation officielle. Par le seul fait d'une supériorité native, elle s'est imposée à tous dès le premier jour. Ce n'est pas assez d'affirmer qu'elle a su partout forcer l'estime ; elle a conquis la sympathie, le respect et l'admiration de chacun. On a reconnu en elle une de ces Françaises de bonne lignée, qui personnifient dans leur plénitude toutes les qualités aimables et généreuses de notre race.

Parmi toutes les personnes à qui il a été donné d'approcher Mme Sadi Carnot, il n'en est point qui ne se plaise à proclamer la bonne grâce de son accueil, son tact parfait, le goût et la mesure qu'elle apporte en toute circonstance, l'élevation de son intelligence, la vivacité de son esprit. Ce n'est pas seulement une maîtresse de maison accomplie ; elle s'est révélée grande dame, et le palais de l'Élysée forme un cadre à souhait pour son élégance pleine de noblesse et sa distinction pleine de charme.

Son salon est un vrai salon, et ce n'est pas là un mince éloge quand il s'applique à un milieu officiel. A l'excellence du ton, à l'harmonie, à la courtoisie de ses réceptions restreintes, on reconnaît, du premier coup d'œil, une femme qui est du monde et qui aime le monde. Mme Sadi Carnot s'y distingue par une affabilité d'une irrésistible séduction, de même que, dans les grandes fêtes qu'elle organise avec tant de luxe et d'art, elle fait tout naturellement admirer la noble simplicité de ses ma-

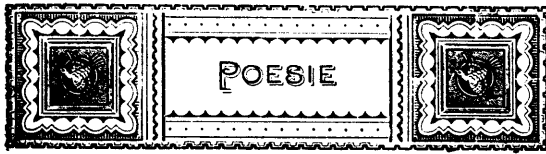


MLLE COSTANZA FUSCONI, de Rimini (2e prix)

nières et cette élégance sobre et pure, personnelle comme sa beauté.

Ce ne sont là, il est vrai, que les côtés en quelque sorte extérieurs de la personnalité de Mme Sadi Carnot. Mais nul n'ignore sa bonté profonde, sa générosité inépuisable, sa charité non moins délicate qu'ingénieuse, et son infatigable sollicitude pour toutes les œuvres et toutes les causes dignes d'intérêt. C'est d'ailleurs en se prodiguant sans s'épargner, à tout instant, qu'elle a si rapidement acquis cette popularité respectueuse et véritablement unanime à laquelle nous sommes heureux d'avoir pu rendre hommage en ces quelques lignes destinées à accompagner le portrait que nous avons fait graver avec un soin particulier, d'après une fort artistique et toute récente photographie de M. Paul Boyer.

ROBERT VALLIER



J'AVAIS SEIZE ANS

A MIMI

C'était en mai, j'avais seize printemps.
Les gais oiseaux chantaient dans les ramures,
Les verts bosquets étaient pleins de murmures,
Mon cœur d'enfant avait des battements.

Enfin j'aimais et j'avais une amie.
Ce temps béni, cet âge des bonheurs
Est disparu : mes seize ans et leurs fleurs
Sont flétris, mais j'y songe avec envie.

Je l'adorais ma brunette aux quinze ans ;
Sa lèvre rose où s'égarait la mienne
Riait toujours ; ses longs cheveux d'ébène
Son front songeur ; ses yeux, soleils charmants,

La faisaient voir poétiquement belle.
C'était alors au temps où les mugnets
Commencent à fleurir près des chalets ;
Où la chanson des nids est éternelle ;

Où les beaux soirs reviennent si souvent.
Lorsque la nuit déroulait ses longs voiles
Au ciel d'azur et lorsque les étoiles
Semaient là-haut leurs paillettes d'argent,

Oh ! nous allions ensemble dans la plaine
Parler d'amour sur les gazons fleuris,
Nous répéter des serments attendris,
Rêver à deux sous la lune serene

Et nous donner des baisers langoureux
Qu'elle disait volés ; mais l'ingénuo
Savait voler aussi lorsque la nue
Mettait de l'ombre au dôme lumineux

Du firmament. Nous dorions notre vie,
Notre avenir par des songes aimés,
Par des chansons et des espoirs fanés,
Par notre amour, fleurlette évanouie

Avec les fleurs de mes jours printanniers.
Mais un matin son chaste cœur de femme
Ne vibra plus comme vibrait mon âme.
Elle oublia les souvenirs dorés

De ces instants pleins de douces ivresses
Et de plaisirs où nous nous chérissions ;
Elle oublia nos jours d'illusions
Où le bonheur acquittait nos tendresses.

Elle oublia comme vous oubliez,
Fillettes d'Ève ! Et moi, quand l'hirondelle
Brise son nid et fuit à tire-d'aile
Loin de la rive où souvent vous rêvez,

Quand les beffrois ont des notes plaintives
Et que Novembre au loin dit ses sanglots,
Lorsque l'hiver met du givre aux rameaux,
Je pense encore à ces amours naïves

De mes seize ans, à ces bonheurs perdus
Que je regrette, à la chère adorée
Qui parfumait ma jeunesse passée,
À ces moments, hélas ! qui ne sont plus.

Godofroy L. Langlois

Montréal, mars 1889.

L'ABBÉ DESILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

(Suite)

Ces études littéraires et ces qualités d'écrivain avaient fini, ainsi que je l'ai signalé plus haut, par le faire apprécier de son évêque, Mgr Cooke. Bien souvent le vieux prélat confiait à son habile secrétaire la rédaction de ses lettres importantes ou de ses mandements.

Je me souviens, entre autres compositions, du discours qu'il le chargea de faire pour lui lors de la grande réunion des anciens élèves de Nicolet en 1866. Ce travail, fait dans ma chambre et sous mes yeux, et dans l'espace de quelques heures, est un bon échantillon de sa plume. Je me permets de le consigner ici, persuadé qu'il intéressera les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, et qu'il prouvera en même temps, je l'espère, la justesse de mon appréciation :

DISCOURS DE SA GRANDEUR MGR THOMAS COOKE, ÉVÊQUE DES TROIS-RIVIÈRES, 24 MAI 1866

Messieurs, honorables messieurs, mes enfants,

Mon âge et mes infirmités ne me permettent plus guère de parler en public. Cependant, dans une circonstance aussi solennelle, il est bien difficile pour l'évêque de ce diocèse et pour un des plus anciens élèves du Séminaire de Nicolet, de ne pas dire quelques mots. Je le tenterai donc. Il me sem-

ble d'ailleurs que le sentiment du devoir dans cette grande occasion, ainsi que les souvenirs du passé, me donnent de nouvelles forces.

C'est avec un grand bonheur, Mgrs et MM., que je vous vois tous réunis ici, pour offrir en ce moment à la maison qui nous a nourris du pain de la science et formés à la vertu, dans nos jeunes années, un témoignage commun de reconnaissance. Ce sentiment vous a toujours animés, sans nul doute, depuis votre départ de cette maison, mais vous n'avez pas voulu qu'il demeurât comme à l'état latent, et vous êtes venus aujourd'hui, de loin, lui donner l'éclat d'une manifestation publique et extraordinaire.

Cette démonstration tourne à votre honneur, puisque la reconnaissance est un des plus nobles sentiments du cœur de l'homme ; à l'honneur de cette maison qui reçoit un pareil témoignage, et enfin à l'honneur de la religion qui l'a fondée et qui la dirige, et au nom de laquelle, comme évêque de ce diocèse, je vous offre en ce moment mes plus vifs et mes plus sincères remerciements.

Cette maison est bien digne d'un tel honneur, à tous les titres : à cause de son origine relevée et de ses progrès, à raison de ses remarquables et respectables directeurs, et par rapport aux bienfaits signalés qu'elle a produits.

Commencée par un prêtre généreux dont le nom ne sera jamais oublié, elle a été fondée et soutenue par les évêques et le clergé du Canada ; elle est donc l'œuvre de l'Église de ce pays. Quelle attention ne lui portaient pas Mgr Plessis, Mgr Panet, Mgr Signay, qui ont fait pour elle les plus grands sacrifices : Elle était l'objet bien connu de leurs prédilections. Comment n'aimerions-nous, n'honorions-nous pas ce que ces dignes pontifes ont si singulièrement chéri ? Elle n'a pas cessé d'être, vous le voyez encore, la bien-aimée de l'épiscopat, puisqu'au premier signal donné, nos Révérendissimes Seigneurs de Tloa et de Montréal n'ont pas hésité à laisser leurs sièges et leurs graves occupations pour venir se joindre à nous, honorer cette manifestation de leur présence et donner ainsi une marque non équivoque de leurs sentiments.

Quant à moi, qui ai eu le bonheur de recueillir ce bel héritage des évêques de Québec, en recevant, malgré mon indigence, la mission de gouverner l'église des Trois-Rivières, si je n'ai pas fait pour elle tout ce que mon cœur aurait désiré, cela est dû à mon indigence et aux besoins des temps. Quel plaisir aurais-je eu à pourvoir à sa force et à son éclat, si la chose eût été possible ! Mais pourquoi parler ainsi ? Cette maison a-t-elle encore besoin de tutelle et de patronage comme dans sa jeunesse ? Non, ce temps est passé. Elle a grandi et elle est devenue une mère, une *Alma Mater*, ainsi que vous vous plaisez à l'appeler. A voir sa belle, nombreuse et riche progéniture, comme on en a le précieux avantage en ce moment, on ne saurait jamais la considérer comme une mère pauvre et souffrante. De plus, elle s'est déjà reproduite d'une manière honorable, en contribuant par les sujets qu'elle a donnés à la formation d'établissements nouveaux, et elle le pourra encore à l'avenir, avec non moins d'avantages quand la marche progressive de la population et de la colonisation le rendra nécessaire. Ainsi l'on pourrait dire d'elle avec assez de justesse comme l'Église dont elle est la servante : "*Filii tue de latere*—Tes filles surgissent à tes côtés ;" de même que l'on dit aujourd'hui avec beaucoup d'apropos et de vérité, quoique non plus dans un sens prophétique : "*Filii tui de longe venient*." Ils sont accourus de loin, les voici arrivés pour te rendre visite."

Quoique les années soient un fardeau, je me réjouis, à l'heure qu'il est, d'en compter un grand nombre. J'ai le privilège, peut-être unique entre tous les membres de cette nombreuse assemblée, d'avoir suivi le premier cours qui se soit donné au Séminaire de Nicolet, d'avoir vu de mes yeux le berceau même de cet établissement, et de pouvoir faire ainsi une exacte comparaison entre les deux extrémités de sa carrière.

Je puis vous assurer qu'il a marché à pas de géant.

En effet, quel changement et quels progrès ! Il fut un temps où trente-deux élèves seulement se rangeaient autour de deux professeurs, dans des chambres de quinze pieds carrés ; c'était là le Séminaire de Nicolet avec ses facultés et ses moyens. Portez maintenant les regards sur cette immense construction, sur le nombreux personnel de l'établissement, sur ses classes, ses bibliothèques, ses cabinets, ses bocages, sa florissante communauté, et jugez vous-mêmes s'il y a de quoi se réjouir, et comme chrétien, et comme Canadien et Nicoletain, et de quoi motiver une grande fête de famille.

En se rendant ici, Mgrs et MM., un grand nombre d'entre vous ont eu l'intention de revoir et de remercier leurs généreux directeurs et professeurs. D'autres, comme moi, ne peuvent plus s'acquiescer de ce devoir ; le temps leur a ravi ces objets de leur vénération. Qu'il me soit donc permis d'y suppléer autant qu'il est possible, tant en mon nom qu'en celui des plus anciens élèves, en leur présentant en ce jour, dans la personne de monsieur le supérieur du Séminaire, leur légitime successeur, le tribut de notre regret et de notre reconnaissance. Je dois ici cette justice et cet hommage aux premiers directeurs et professeurs de cette maison, notamment à M. J.-Bte. Roupe, prêtre de Saint-Sulpice, et à M. Jos. O. Leprohon, que plusieurs de vous ont eu le bonheur de connaître, de déclarer publiquement que leurs travaux, leur charité, leur dévouement et leurs lumières ont servi non-seulement à consolider l'établissement sur ses bases, mais encore à le développer et à amener les heureux fruits que nous voyons ; qu'ils ont transmis à leurs successeurs le feu sacré qui les animait pour l'éducation de la jeunesse, et que cette flamme, constamment nourrie et constamment accrue, s'est communiquée de génération en génération jusqu'à la présente qui, nous le voyons, n'en brûle que plus ardemment pour le grand bien de la société.

Outre l'intention de payer un juste tribut de reconnaissance au Séminaire de Nicolet, à vos directeurs et professeurs, vous avez à peu près tous un autre motif très légitime dans votre visite : celui de rencontrer d'anciens compagnons de classe ou d'étude, qui sont pour ainsi dire de vrais frères.

Quant à cette satisfaction, elle m'est tout à fait refusée et on n'y peut suppléer. J'ai beau jeter les yeux autour de moi, je n'aperçois aucun de mes anciens camarades. Que sont-ils donc devenus ? Hélas ! ils sont tous disparus. La mort les a moissonnés pour une vie meilleure. Mais, je le vois en ce moment plus sensiblement que jamais, la figure de ce monde passe. Me voici seul, comme un vieil arbre au milieu de la plaine, penché sur sa base et prêt de tomber.

Cependant, je bénis le ciel d'avoir vu ce jour ; car j'ai sous les yeux un spectacle qui aurait excessivement réjoui mes confrères, s'ils en avaient été comme moi, les heureux témoins. Qui leur aurait dit, en 1806, alors que nous n'étions qu'une poignée d'enfants assis sur les bancs d'une pauvre école, qu'un semblable concours aurait lieu en 1866, dans ce vaste monument consacré à la religion et aux arts, ils auraient été stupéfaits et ne l'auraient pas cru. Grâce à Dieu, c'est une réalité que je contemple pour ma consolation. Oui, je vois présentement les fruits de l'arbre planté autrefois en ma présence et arrosé de tant de sueurs. Il était petit comme l'arbre de l'Évangile, il couvrait à peine quelques pieds de terre ; il étend maintenant ses branches et ses rameaux chargés de fruits sur tout le pays. Ces fruits sont riches et variés. Je vois des évêques, au nombre desquels je n'ose me compter, des prêtres, d'honorables juges, des conseillers législatifs, des députés, des magistrats, des avocats, des médecins, des notaires, des journalistes, des marchands, des agriculteurs, des militaires, et d'autres bons citoyens de tous les rangs et de toutes les classes de la société. Ils sont les fruits que nous avons actuellement sous les yeux. Et que d'autres encore sont tombés murs, ou ont été cueillis au rameau par la main du Père de Famille ! Puisque l'on doit juger de l'arbre par ses fruits, il n'est pas difficile maintenant de connaître celui-ci et de dire quelle est sa sève et sa vigueur. Pouvait-on espérer de plus beaux résultats ! Oh ! si les fondateurs et les bienfaiteurs de ce séminaire pouvaient les apercevoir de leurs couches funèbres, je le sens, ils tressailleraient d'allégresse dans la poussière de leur tombeau. Quel espoir de l'avenir donne un tel passé et quel encouragement pour les zélés continuateurs de leur œuvre !

Je ne finirai pas sans vous féliciter, messieurs, du plus profond de mon cœur, sur votre attachement à nos communautés religieuses. L'acte si solennel et si catholique que vous venez d'accomplir sera une de mes plus douces consolations, dans ma pénible carrière épiscopale. Il soulage et fortifie l'âme dans les jours mauvais que nous traversons. Comment ne pas bien augurer d'un pays dont les enfants sont si attachés aux institutions qui les ont formés.

Nos institutions, vous le comprenez, nous le savons, mais néanmoins nous le répétons pour la satisfaction de notre cœur, nos institutions religieuses sont les artères par où l'Église catholique communique le sang et la vie à tout notre corps social ; ce sont les fontaines salutaires d'où jaillissent sans intermittence les eaux rafraîchissantes de la piété chrétienne ; ce sont les foyers brillants d'où s'échappent, en mille éclats sur toute la surface du pays, les rayons purs et régénérateurs de la vérité. Ce sont elles, nos institutions, qui, sous la main puissante de la religion, ont fait notre patrie ce qu'elle est. Tant que nous y serons aussi fortement attachés, nous n'avons rien à craindre pour notre nationalité canadienne. Si nous recevons quelques blessures, l'Esprit Saint, Esprit essentiellement vivificateur et réparateur qui anime le cœur de toute société catholique, se communiquant par ces solides artères aux parties blessées, les cicatrifiera infailliblement ou éloignera l'action du mal par de généreuses pulsations. Tout notre malheur serait de blesser ces institutions elles-mêmes, d'ouvrir ces artères, d'éteindre ces foyers, de fermer ces fontaines bienfaisantes.

Dans des pays autrefois catholiques, on a osé se porter à ces excès, et aujourd'hui la société y git, pâle, consternée et défaillante. Le trouble et la perturbation sont dans toute l'organisation sociale : bien funestes mais infaillibles conséquences. Au reste, quel plaisir peut-il y avoir pour des enfants de déchirer le sein de leur bienfaisante mère, d'une *Alma Mater* ? Nous ne comprenons pas qu'il puisse entrer dans leur âme d'autres sentiments que ceux du renouveau et de la honte, sinon celui de l'endurcissement ou de la perte de toute sensibilité du cœur. N'est-il pas mille fois plus agréable et plus doux de se réunir en son sein comme des frères, ainsi que nous le faisons aujourd'hui ? Oui, nous le sentons particulièrement en ce moment, le bonheur est dans l'union et l'amour des frères et la pratique de la piété filiale.

Aussi pouvons-nous à bon droit et dans une conviction profonde nous écrier avec le prophète royal : "*Ecce quona bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*." Qu'il est bon et qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble," et surtout, ajouterons-nous, quand c'est sous le toit maternel.

Avant de terminer, j'ai une demande à vous faire, qui est sans doute déjà accordée : c'est aux gens du monde, aux pères de famille, pour leurs amis et leurs enfants et aux prêtres pour leurs ouailles, de leur communiquer l'attachement inébranlable dont ils sont animés pour nos maisons religieuses ; c'est enfin de conserver, ce dont nous avons l'espoir, et en quelque sorte le garant dans l'éclatante manifestation de ce jour, c'est de conserver, disons-nous, toujours aussi vifs et aussi purs les mêmes sentiments dans nos cœurs. Par là nous pourrions obtenir de continuer tous ensemble l'aimable fête d'aujourd'hui, dans un lieu ou rien n'est fugitif comme ici-bas. Cette fête est extrêmement belle, mais excessivement courte et d'autant plus courte qu'elle est plus magnifique. Mais là la foi et l'amour nous réuniront dans un banquet permanent où nous n'aurons plus, comme en ce jour, le pénible devoir de nous séparer :

Mais le genre de composition où le talent de notre abbé s'est révélé avec le plus d'éclat et d'originalité, est celui des publications périodiques, autrement dit du journalisme.

Ce nouveau genre de littérature demande, de la

part du publiciste, outre la connaissance exacte du sujet qu'il traite, une grande facilité de rédaction, un coup d'œil élevé et rapide, de l'intrépidité dans la lutte, du nerf dans le style et dans l'argumentation, une plume enfin qui soit au besoin pinceau, burin ou épée : or, ces qualités diverses, notre ami les possédait à un degré remarquable.

J. E. Panneton *prêtre*

(La fin au prochain numéro)

EN VERS

La chanson que l'on va lire a été trouvée parmi de vieux papiers qui paraissent remonter à près d'un siècle. Les trois premiers couplets ont dû être écrits par un citoyen de Montréal ; les quatre autres, en réponse, sont évidemment d'un citoyen de Boucherville.

I

A Boucherville
Tout rit à nos desirs
C'est un azile
Où règnent les plaisirs.
On danse, on rit, on court,
On passe tout le jour
Sans faire un point d'aiguille,
Ah ! le charmant séjour
Que Boucherville.

A Boucherville
On lit fort peu souvent
On coud, on file
Encor plus rarement.
Mais voici notre goût :
Nous babillons beaucoup.
Et le soir, en famille,
On triche au jeu du loup,
A Boucherville.

A Boucherville
La mode nous suivons
On va en ville
Acheter des chiffons.
Puis l'on se care au mieux,
Puis l'on fait les doux yeux,
Mais c'est peine inutile :
Hélas ! point d'amoureux
A Boucherville.

II

A Boucherville
En dépit des railleurs,
D'un sort tranquille
Nous goûtons les douceurs.
Politesse et bonté,
Franchise, humanité
Règnent dans la famille,
Et vive la gaité
De Boucherville !

A Boucherville
On est toujours constant ;
A chose utile
On emploie son temps.
On coud, on file, on lit
On travaille et l'on rit.
Honni soit dans la ville
Le méchant qui médit
De Boucherville.

Si dans la ville
On se met richement
A Boucherville
On en sait faire autant,
Et puis aux amoureux
Si l'on fait les doux yeux
Ce n'est chose inutile :
Où se marie-t-on mieux
Qu'à Boucherville ?

Dans votre ville
On estime les gens
Selon qu'on brille
Ou qu'on a de l'argent.
Mais l'honnête homme, ici,
Est toujours accueilli
Par la noble famille.
Vive le ton poli
De Boucherville !

ECLAIRAGE ÉLECTRIQUE DES IMPRIMERIES A CHICAGO.—On aime à voir clair et à aller vite dans les imprimeries américaines. Témoins celles de Chicago. Les typographes y ont été munies d'une sorte de casquette contenant une petite pile électrique et une lampe à incandescence avec un mignon réflecteur permettant d'éclairer à fond la composition et la copie "copie" ; une seule charge de cette pile qui est très énergique fournit dix heures d'éclairage. Un bouton-commutateur permet aux typographes transformés en cyclopes d'allumer ou d'éteindre leur lampe : le prix de tout l'appareil ne s'élève, paraît-il, qu'à 10 francs par lampe.



PRÊTRE !

HOMMAGE A MON BIEN DIGNE AMI, L'ABBÉ L.
GUSTAVE G....

Tu es sacerdos in aeternum.

Vous êtes prêtre ! vous l'avez juré au pied des saints autels : le prélat consécrateur a reçu vos serments, l'onction sainte a brillé sur votre front : vous êtes prêtre, prêtre pour jamais ! Vous êtes prêtre ! vous avez librement renoncé au monde et à ses pompes, infâmes ; dans cette touchante cérémonie de la prostration, abîmé la face contre terre, comme notre Divin Maître, au jour de ses douleurs, vous avez juré un souverain mépris à tout ce qui n'est pas de Dieu, à tout ce qui ne sera pas pour Lui : vous êtes prêtre ! Vous êtes prêtre ! selon l'ordre de Melchisédech, tel que régénéré et sanctifié par l'Immortel Sacrificateur de la Cène et du Calvaire : vous êtes prêtre ! Vous l'avez promis, vous serez prêtre, prêtre fidèle et saint ; et Jésus s'est engagé à vous rendre heureux, en retour, sinon ici-bas, absolument, du moins dans son éternité.

Vous êtes prêtre ! et qu'elle est belle, qu'elle est noble, qu'elle mérite bien le dévouement avec lequel vous vous y êtes consacré, la mission qui vient s'offrir à votre zèle. Vous êtes prêtre ! et les plus dignes, les plus enviables fonctions qu'un homme puisse exercer sur terre, seront votre partage. Vous êtes prêtre ! et chaque jour vous tiendrez dans vos mains l'Adorable Victime qui descendra du ciel en terre, au premier ordre de votre voix ! Prêtre ! et, à la table sainte, vous aurez l'insigne honneur de servir vous-même, aux enfants de Dieu, le Pain des anges, la céleste manne qui doit les fortifier. Prêtre ! et vous goûterez la douce joie de purifier, au nom de Dieu, l'homme entaché du péché d'origine, dès au début de son existence, et de l'enfanter à la vie chrétienne, la véritable vie, dans les eaux régénératrices du baptême. Prêtre ! et vous aurez l'immense consolation de pouvoir rendre, jusqu'à septante fois sept fois, à l'âme troublée mais repentante du pécheur, sa paix avec son innocence. Prêtre ! et il vous sera donné de jeter à profusion dans les âmes la fructueuse semence de la parole de Dieu. Prêtre ! et vous aurez le sublime devoir, digne du plus beau zèle, d'assister le chrétien à ses derniers moments, d'aller soutenir ses dernières luttes et donner à son âme fortifiée l'ordre suprême de s'envoler au ciel. Prêtre ! et votre bénédiction consacrerait l'amour pur et sincère des cœurs qui s'aiment en Dieu, devenant ainsi la condition *sine quâ non* de cette pépinière de vaillants de la croix qu'on appelle "la famille chrétienne." Prêtre ! en un mot, vous deviendrez la providence des pauvres, le consolateur des affligés, l'ami des délaissés, le refuge des timides, le modèle des parfaits, le père de tous ! Prêtre ! vous serez, je le répète, ce que l'homme peut être de plus grand ici-bas. Vous êtes prêtre !

Vous êtes prêtre ! Elle est assurément intéressante et significative la devise d'ordination que vous avez choisie, mon cher monsieur l'abbé : *Unam petiit a Domino hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ mee.* Ps. XXVI, 4.—"Je n'ai demandé qu'une seule grâce au Seigneur, celle d'habiter dans son temple tous les jours de ma vie." Vous avez librement choisi la meilleure part et, c'est le Christ qui l'a dit, elle ne vous sera point ôtée.

Malgré les saints transports, la douce émotion de cette première messe, ne vous souvient-il point encore, monsieur l'abbé, de cette allocution si bien sentie, par laquelle notre bon vieux pasteur a voulu célébrer votre entrée dans le sacré sacerdoce, où lui-même a déjà fourni une si noble carrière ? Que de sanglots tremblaient dans sa voix lorsqu'il rassembla ses forces défaillantes pour saluer en vous une nouvelle et très digne recrue du corps d'élite chrétien ! C'est lui qui vous l'a dit, en commentant ces belles paroles de nos saints livres,

dont vous avez fait votre devise, c'est lui qui vous l'a dit, et, avec son autorité, je vous le répète : "Votre choix fut judicieux ; Dieu a bien voulu l'approuver et il le bénira !"

Gardez la mémoire de ce beau jour, gardez précieusement le souvenir aimé de votre première messe, monsieur l'abbé : ce sera pour longtemps, ce sera pour toujours une des plus douces consolations de votre vie apostolique, toujours vous y reviendrez, en esprit, avec un nouveau plaisir.

Nous prions qu'il nous soit encore permis, monsieur l'abbé, de vous féliciter et de vous remercier.

De vous remercier, pour le bonheur tout intime que nous avons goûté, lorsqu'agenouillés à vos pieds, après l'auguste cérémonie de l'ordination, nous vous avons vu faire descendre sur nous les premières et vivifiantes bénédictions puisées à ce trésor de grâces dont Dieu venait de vous donner la clef ; lorsque nous avons senti s'appuyer sur nos têtes indignes de pécheurs, avec une affection vraiment sacerdotale, ces mains encore toutes parfumées des onctions de l'huile sainte. Pour tout ce bonheur, pour tout ce plaisir, nous vous disons merci, sincèrement merci.

Qu'il nous soit loisible, en second lieu, de vous féliciter, non moins que de votre ordination elle-même, de cette joie bien naturelle, aussi vraie que complète, dont elle a été l'occasion pour le cœur de vos chers parents. Soyez-en sûr, monsieur l'abbé, vous aurez fait luire, cette fois-là, un beau jour de plus pour toute votre famille. Quelle douce satisfaction pour cette bonne mère de voir son fils prêtre pour la bénir ; de considérer, dans cet enfant de ses joies et de ses douleurs, un de ces élus de Dieu auxquels est réservée, uniquement, "l'entrée du saint des saints" ; que de pure, que d'aimable jouissance pour son cœur, en ces instants ! Et ce vénéré père, à cheveux blancs, aux pieds duquel vous vous agenouilliez, naguère encore, pour implorer sa bénédiction, qu'il était beau de le voir tomber à genoux, à son tour, à vos pieds, sollicitant de son fils l'imposition des mains, de ces mains que Dieu vient de charger de ses plus belles grâces ! Le père qui veut être béni dit à son fils : "mon père" ; le fils, en bénissant, ministre du Très-Haut, peut l'appeler "mon fils." O merveille ! spectacle toujours nouveau ! beauté des dons de Dieu ! Avec les frères, les sœurs la même scène se reproduit dans toute sa grandeur et son charme : pour tous ce fut un grand jour, un jour unique que celui-là ! Aussi ne saurais-je, monsieur l'abbé, assez vous en féliciter.

Il ne me reste plus qu'à vous offrir ici, moins en mon nom propre qu'en celui de tous vos nombreux amis, les meilleurs souhaits et l'expression des plus sincères vœux. Vous les agréerez d'autant mieux, je n'en doute pas, que je vous prie de les recevoir avec ceux dont jadis vous faisiez hommage notre vénérable curé, en cette occasion mémorable, à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure. Fidèle et persévérant, soyez heureux dans votre nouvelle carrière. N'oubliez pas, nous vous en demandons l'insigne faveur, n'oubliez pas, dans vos ferventes prières de nouveau prêtre, vos humbles amis qui osent s'y confier.

Croyez-moi, mon cher monsieur l'abbé, l'inter-prête bien indigne de leurs bons sentiments, mais votre tout dévoué,

L. le saint Eglise

St-Tim. 1889.

Notre corps supporte le poids d'une colonne d'air ayant pour hauteur la hauteur de l'atmosphère et pour base la surface du même corps. Cette colonne d'air équivaut, en moyenne, à une colonne de mercure de 76 centimètres de hauteur. Cette pression subit des modifications nombreuses. Elle varie avec l'attitude, c'est-à-dire le plus ou moins d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Il y a également des variations régulières et des variations accidentelles. La santé est compatible avec des différences considérables de pression. La transition seule présente des dangers. Elle ne doit jamais être brusque.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

A ce moment Suzanne ouvre les yeux.

Un frisson le prend ! Il s'accroupit contre le berceau. La jeune fille se dresse tout endormie, étend la main, touche le corps de l'enfant étendue dans son berceau, et instinctivement elle remue la fragile barcelonnette en murmurant :

—Folle que je suis !... Je le vois même en rêve !

Doucement, la fillette couchée dans le berceau vagit. Suzanne berce plus fort.

Et peu à peu, elles se rendorment toutes les deux.

Eugène, affolé à terre derrière une grande chauffeuse placée par le docteur contre la barcelonnette, afin de consolider celle-ci, n'avait plus de vivant que les yeux.

Suzanne allait-elle s'éveiller tout à fait, le voir, le découvrir ?...

Il savait bien ce qu'il allait lui dire, à elle surtout qui rêvait tout haut de lui.

Mais dans un tel moment une scène d'émotion et de larmes lui était extrêmement désagréable.

De plus si Suzanne le découvrait, sa fille, en supposant même qu'on l'adoptât dans la maison, serait traitée comme une orpheline, comme une étrangère !

Non, ce n'était pas cela que le misérable voulait.

Il voulait l'adoption complète, les soins, la tendresse infinie, l'amour de toutes les minutes.

Enfin, Suzanne ne bougea plus.

Bientôt sa respiration égale et douce vient dire à Eugène Gages qu'elle dormait de nouveau.

En rampant, sans oser se relever, il quitta la chambre dont il laissa la porte ouverte, et doucement sans faire plus de bruit qu'un serpent glissant souple et muet sur le sol, il descendit l'escalier, traversa le vestibule, reprit ses souliers et s'enfuit dans le jardin, refaisant la route entreprise un quart d'heure auparavant, en portant de même dans ses bras, un enfant enveloppé de ses langes.

La maison, plongée dans le plus profond silence, dormait toujours.

Au dehors, l'averse était calmée, la terre frémissait ; un vent plus frais passait, annonçant la venue prochaine de l'aube.

En sursaut, tout à coup, Suzanne se réveilla.

Le jour naissait.

Un jour encore terne, qui ne luttait point contre la faible lueur de la veilleuse, mais qui plaquait cependant aux vitres les grandes fleurs des rideaux de mousseline.

—Cette fois-ci, se lit la jeune fille, je n'ai pas rêvé. Il y a quelqu'un en bas.

En effet, la porte d'entrée venait de s'ouvrir, et l'on entendait distinctement dans le vestibule des pas étouffés.

Elle sauta aussitôt de son divan, se disant :

—La porte était donc ouverte !...

Et très brave, elle alla sur le palier.

—Monsieur, dit-elle à voix basse, est-ce vous ?

—Oui, répondit-on d'un accent à peine distinct.

Mais Suzanne reconnut aussitôt celui qui lui répondait.

En même temps, la garde, Mme Nouvailles, qui avait veillé la malade, entr'ouvrit la porte de la chambre d'Adèle avec des précautions infinies.

Suzanne était déjà descendue.

La garde, curieuse, et pas fâchée de se secouer un peu, en fit autant.

—Monsieur Pierre, disait Suzanne, quand Mme Nouvailles mettait son nez pointu à moitié escalier ; vous ici !... Et dans quel état, grands dieux !

—Tais-toi, comment va ma sœur ?

Pierre de Sauves, en effet, était trempé comme un canard, couvert de boue des pieds à la tête, avec le visage horriblement bouleversé, plus pâle qu'un mort.

—Madame va très bien.

ma pauvre femme !... Je ne pouvais éloigner ce spectacle de mes yeux !... Ah ! Seigneur, soyez béni !... mes craintes n'avaient pas de fondement.

Il tomba assis sur une chaise du vestibule, et ses nerfs contenus depuis la veille se faisant enfin jour, il éclata en sanglots.

—Monsieur Pierre ! monsieur Pierre, répétait Suzanne, comment vous laissez-vous aller ainsi, vous si fort !...

Il pleurait toujours, ainsi qu'un enfant, répétant au milieu de ses larmes :

—Je l'aime tant !... Ma pauvre petite sœur si bonne !...

Alors, voulant essayer de faire une diversion dans l'esprit de M. de Sauves, Suzanne continua :

—Mais comment arrivez-vous à cette heure-ci et dans l'état où vous êtes ?

Il se regarda et parut subitement très ennuyé, très embarrassé.

—C'est vrai, dit-il, je suis dégoûtant. Il faudra me nettoyer, Suzanne.

—Mais enfin, où vous êtes-vous arrangé ainsi ?

—Au coin de la rue Clavel, il y a une maison en construction ; je marchais très vite ne faisant pas attention à ce qu'il y avait devant moi, j'ai glissé et je suis tombé dans une sorte de mare toute pleine de boue.

—Vous êtes donc venu à pied ?

—A peu près.

—Vous arrivez de chez vous ?

—Non de la gare Saint-Lazare. J'ai manqué au Havre, le train de 6 heures et j'ai été obligé d'attendre celui de 10 heures qui n'est arrivé à Paris qu'à 3 heures. Ah ! ça été de cruelles et longues heures d'attente pour moi, je t'assure. A la gare Saint-Lazare, le cocher que j'ai pris n'a voulu me porter que jusqu'au boulevard de la Villette où il remisait. Il eût fallu avoir une discussion avec lui, j'ai mieux aimé monter à pied.

Suzanne n'insista pas.

Mme Nouvailles s'était doucement retirée.

—Tout de même, voilà une arrivée bien extraordinaire, se dit-elle en regagnant la chambre d'Adèle. Ce monsieur raconte de drôles de choses !... Et dans quelle émotion il est grands dieux !... On croirait qu'il a fait un mauvais coup.

—Tu vas me laisser voir Adèle, n'est-ce pas ? continua M. de Sauves, maintenant plus rassuré, et par conséquent plus maître de lui.

—Non, pas encore.

—Pourquoi ?

—Le docteur l'a strictement défendu. Personne, qu'une garde qu'il a lui-même installée, ne doit entrer dans la chambre de madame, jusqu'à ce qu'il ait fait sa visite de ce matin.

—Pas même moi ?

—Ni vous, ni moi, ni monsieur Georges lui-même. Vous voyez que la consigne est sévère.

—Où est la petite ?

—Dans ma chambre. Elle est superbe. Madame veut qu'elle se nomme Georgette. Elle a les yeux bleus comme le ciel : les yeux de monsieur.

Pierre sourit avec indulgence.

Suranne, très familière avec lui, car il y avait longtemps qu'elle était de la maison, parlait du bébé avec un enthousiasme presque maternel.

—Et cette petite merveille-là, dit-il, peut-on la voir, elle, sans la tuer d'émotion ?

—Oui, mais à la condition de ne pas faire plus de bruit que des mouches. Madame repose, et rien ne doit troubler son sommeil.



Alors, qu'est-ce qu'il pourra me donner ? car il me faut de l'argent.—Page 12, col. 3.

—Sans fièvre ?

—Sans fièvre.

—Et elle ne mourra pas ?

—Qui, madame ?

—Et oui, Adèle !... Que me fait le reste, que me fait tout ?

Il était dans un état de surexcitation extraordinaire, ses mains tremblaient ; de sa gorge horriblement contractée, les sons pouvaient à peine sortir.

—Voilà un monsieur singulièrement ému, se dit Mme Nouvailles, écoutant, espionnant toujours, sur son escalier.

—Calmez-vous, dit en même temps Suzanne. Madame va aussi bien que possible.

—Quel bien tu me fais !... Depuis que j'ai reçu cette dépêche au Havre, je suis comme un fou !... Je voyais sans cesse Adèle morte comme Berthe,

Elle monta l'escalier avec lui.

Dans la chambre, la petite fille apportée par Eugène Gages sommeillait sous les rideaux de mousseline, ses petits poings fermés.

Un singulier attendrissement avait pris M. de Sauves en entrant dans la chambre.

Mais en s'approchant du berceau, cet attendrissement se glaça, se figea, se changeant peu à peu en un sentiment de répulsion impossible à surmonter.

—Elle eût pu tuer Adèle comme Robert a tué Berthe !... se dit-il tout bas, cherchant une excuse à cette bizarre impression.

Et cependant, il avait adoré Robert, tandis qu'il n'eût pas été capable de prendre la nouvelle-née dans ses bras.

Suzanne, la bougie relevée, montrait l'enfant, répétant :

—Elle est superbe.

—Ne l'éveillons pas, dit Pierre ; si elle pleurait Adèle l'entendrait peut-être. Où est Georges ?

—Monsieur doit être couché. Je ne l'ai pas revu depuis qu'il est allé accompagner le docteur.

Pierre colla son oreille à la chambre de son beau-frère, et n'entendant aucun mouvement, aucun bruit, il se retourna vers Suzanne.

—Je vais aller attendre dans le petit salon en bas, l'arrivée du docteur, ou le réveil de Georges, dit-il. Sitôt que l'une des choses se produira, appelle-moi.

Il descendit ; le jour était tout à fait venu.

D'ordinaire à cette heure-là, les ouvriers arrivaient déjà, surtout le mécanicien qui préparait sa machine.

Mais comme c'était le lundi de la Pentecôte, c'est-à-dire un jour férié, l'usine restait muette et silencieuse.

Vers sept heures, Pierre qui s'était endormi fut éveillé par Suzanne :

—Le docteur est là, monsieur, dit-elle en entr'ouvrant la porte.

Le jeune homme eut vite sauté du canapé sur lequel il avait reposé.

—Puis-je entrer dans la chambre de madame ? demanda-t-il à Suzanne.

—Oui, le docteur dit que madame est très bien.

Il ne se le fit pas répéter deux fois, et monta quatre à quatre l'escalier.

En entendant ouvrir la porte, le médecin se retourna vivement.

—Je croyais que c'était M. Chaniers, dit-il à voix basse en se parlant à lui-même.

Et souriant malgré cela à Pierre qu'il connaissait, mais moins que Georges, il mit un doigt sur ses lèvres.

—Madame votre sœur va aussi bien que possible, dit-il ; mais je vous supplie de ne pas lui faire de scène d'attendrissement. Embrassez-la, et puis partez...

Adèle, toute blanche, les lèvres décolorées et les yeux meurtris souriait doucement à Pierre.

—As-tu vu ma Georgette ? demanda-t-elle faiblement.

—Oui, répondit M. de Sauves la gorge serrée d'une singulière émotion. Elle est magnifique.

—Tu l'aimeras bien, n'est-ce pas !

—Cette question !

—Autant que j'aime Robert ?..

—Autant que je t'aime.

—Assez, dit le docteur, vous sortez du programme.

—Où est Georges ? demanda la jeune femme en ne tenant point compte de la défense du médecin.

Suzanne, qui n'attendait jamais qu'on l'interrogeât, répondit à la place de Pierre :

—Monsieur dort toujours. Il n'a pas encore remué dans sa chambre, et comme il s'est couché tard hier au soir, on n'a pas voulu l'éveiller.

—Bien, dit Adèle, laissez-le dormir.

—Je le verrai avant de partir, dit le médecin, j'ai à lui parler. Du reste, monsieur de Sauves, à vous comme à lui, je vous demande de ne pas fatiguer ma malade aujourd'hui. Vous ferez tous les deux, dans sa chambre, trois petites séances jusqu'à ce soir, de cinq minutes chacune, pas davantage ; à ma visite de la soirée, je fixerai le programme de demain. Maintenant, laissez-nous. Et vous, ma fille, allez chercher le bébé que je lui fasse faire son premier repas.

Pierre obéit après avoir embrassé plusieurs fois Adèle.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que Suzanne descendit auprès de M. de Sauves, la physiologie singulièrement bouleversée, les traits altérés.

—Ah ! mon Dieu ! fit Pierre subitement debout, en proie à une indicible émotion, qu'est-ce que c'est ? Ma sœur !... Que lui arrive-t-il ?

—A elle rien, répondit aussitôt Suzanne.

M. de Sauves respira.

—Alors quoi ? demanda-t-il plus calme.

—Le docteur désire parler à M. Georges. J'ai frappé plusieurs fois à sa porte. Non seulement Monsieur ne répond pas, mais aucun bruit ne se fait entendre dans la pièce.

—Pourquoi n'es-tu pas entrée ?

—J'ai peur !

En effet, le visage toujours si décidé de la jeune fille portait les traces d'une terreur profonde.

M. de Sauves ne répondit pas, et le cœur lui battant un peu plus vite qu'à l'ordinaire, il monta l'escalier.

La porte de la chambre préparée pour Georges la veille au soir n'était point fermée à clef.

Pierre l'ouvrit et, accompagné de Suzanne pénétra dans la pièce.

Les contrevents fermés ne laissaient entrer qu'un jour affaibli, insuffisant pour distinguer lorsqu'on venait du dehors.

—Georges ! dit Pierre à demi voix.

Rien ne répondit.

Suzanne alla vers la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

Aussitôt un flot de lumière entra dans la chambre toute petite, mais coquette et élégante comme toutes les pièces de l'hôtel.

Tout d'abord les yeux de M. de Sauves tombèrent sur le lit placé dans un angle.

Il était arrangé pour la nuit, avec des draps d'une blancheur éblouissante, sa taie d'oreiller propre, sa couverture faite, et la chemise de soie étalée au milieu, mais il n'était pas défait, et personne n'y avait couché ne fût-ce qu'un quart d'heure.

—Ah ! fit Pierre, singulièrement étonné.

Il se retourna et examina la petite pièce.

Le plus grand ordre y régnait.

Une seule personne y avait-elle pénétré depuis que Suzanne avait préparé le lit ?

Ce n'était pas probable.

—Et tu dis que tu n'as pas revu mon beau-frère depuis que le médecin est sorti de la maison ? demanda Pierre à la jeune fille.

—Non, monsieur.

Tout à coup, le visage chiffonné de Suzanne se rembrunit, tandis qu'une ombre passait dans ses yeux clairs.

—Je crois cependant, dit-elle, que quelqu'un est entré cette nuit dans ma chambre à moi.

J'ai entendu la porte s'ouvrir dans mon sommeil ; puis une personne est venue autour du berceau.

—Et c'était Georges ?

Elle rougit violemment, en songeant à celui qu'elle avait cru voir et répondit :

—J'ai à peine ouvert les yeux, car je dormais profondément, et je n'ai vu personne. Mais qui voulez-vous que ce soit ?... ce ne peut-être que monsieur.

—Georges n'aura pas pu rester si près d'Adèle avec la tentation de la veiller et l'impossibilité de le faire.

Il sera allé dans son cabinet. Je vais voir.

Il allait atteindre la porte.

Subitement, il se retourna :

—Surtout, dit-il, n'inquiète pas ma sœur et ne lui dis pas que son mari n'a pas couché ici cette nuit.

—N'ayez pas peur, monsieur Pierre.

M. de Sauves s'en alla définitivement.

Il était un peu pâle avec une grande ride au milieu du front.

En effet, quelques jours auparavant, Jeanne Descours dans un moment de suprême misère s'était présentée à l'usine et avait demandé à voir Georges.

Celui-ci avait catégoriquement refusé de la recevoir.

Mais Jeanne, si facilement ne se tenait pas pour battue.

Elle était revenue, elle avait écrit.

Voyant ses lettres sans réponse, elle était revenue encore.

Un soir, il y avait deux jours de cela, Pierre l'avait rencontrée à la porte de l'usine, guettant Georges.

L'idée qu'Adèle pouvait la voir, et être malheureuse de cette histoire qu'elle ignorait, engagea M. de Sauves à accoster la pécheresse.

—Pourquoi vous obstinez-vous à vouloir être reçue par mon beau-frère, lui dit-il très doucement, afin de ne pas l'irriter davantage. Il ne doit pas, il ne peut pas faire droit à votre demande, vous le savez bien.

—Vous en parlez à votre aise, vous, mon cher Pierre, j'ai besoin de voir Georges, et serait-ce dans quinze ans, je le verrai.

—Ne puis-je le remplacer ?

—Peut-être, dit-elle.

—Alors, sortons d'ici ; accompagnez-moi chez vous. Nous causerons.

—Soit.

Elle lui obéit. Et tout en descendant la rue de Belleville, Jeanne expliqua à M. de Sauves que la vie incertaine qu'elle avait toujours menée l'ennuyait.

On lui proposait un établissement avantageux à Rio-Janeiro, un magasin de confections à monter, elle accepterait si elle avait de l'argent.

—Mais c'est sûr, vous savez, ajouta-t-elle avec son bel aplomb de Parisienne qui ne doute de rien ; il n'y a qu'une seule maison de ce genre à Rio, encore est-elle moitié anglaise, moitié allemande. Si une Française s'y installait, avec les modèles de Paris, on ferait de l'or. Des millions et des millions arriveraient en peu de temps.

—Et c'est cette somme que vous venez demander à M. Chaniers ? interrogea Pierre.

—Oui, et après cela il n'entendra jamais plus parler de moi.

—Combien vous faut-il ?

—Cent mille francs.

Pierre s'arrêta stupéfait.

—Vous êtes folle, dit-il.

—Pourquoi ?

—D'où voulez-vous que Georges tire une si grosse somme, une fortune ?..

—Georges est devenu riche, il a hérité.

—Est-ce que son héritage n'a pas servi à monter l'usine ?

—Oui, mais elle réussit l'usine. On dit partout que vous gagnez ce que vous voulez.

Pierre haussa les épaules.

—Des contes... dit-il. Plus tard, oui, peut-être. Mais actuellement, nous commençons, et nous avons besoin de toutes nos ressources.

—Alors, qu'est-ce qu'il pourra me donner ? car il m'en faut de l'argent... oui, il m'en faut !

Pierre fut révolté de cette demande faite sur le ton de l'exigence légitime.

—Vous savez, dit-il, Georges ne vous doit rien, et si vous le prenez sur ce ton, je lui conseillerai de ne pas vous écouter.

Le regard de M. de Sauves était devenu très clair, très décidé, un de ces regards d'homme fort et énergique, duquel une femme telle que Jeanne n'a jamais raison.

Elle fut blessée ainsi qu'une louve sur laquelle tire un chasseur adroit, et furieuse, hors d'elle-même, convaincue que non seulement elle ne réussirait pas, mais qu'elle ne l'entamerait même pas, elle s'éloigna en proie à une colère folle, en murmurant :

—Nous verrons si la peur du potin, ou autre chose... ne me fera pas écouter de Georges.

Elle avait parlé en femme si sûre du succès que Pierre sentit sa gorge se serrer, en proie à une vague appréhension.

Après tout, Georges était faible de caractère, résisterait-il aux assauts de Jeanne ?..

Mais alors, que deviendrait le bonheur d'Adèle ?

Il avait été atrocement obsédé par ces pensées depuis les menaces de Jeanne, d'autant plus que Georges ne lui avait pas soufflé un mot de cette histoire, et il avait trouvé ce silence inquiétant.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 MARS 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

—Montrez-la, cette phrase.

—Vous l'avez effacée, pour qu'il ne restât point de preuves de votre crime.

—Bien romanesque, cette invention. Puisque je l'ai effacée, la phrase, comment la connaissez-vous ?

Claudine se leva chancelante ;

—Ja l'ai vue, je l'ai lue ! dit-elle.

Qui le prouve ? Qui dira qu'il n'y a pas, en tout cela, une histoire faite à plaisir ?

Ce fut au tour de Lucienne d'intervenir :

—Moi, à qui ma sœur, effarée, est venue faire part de sa découverte, la nuit même.

—Ce ne sont pas des preuves. Si la phrase a été effacée, cela doit se voir, il doit rester des traces de grattage.

—Oh ! fit Sarlat avec bonhomie, pour un chimiste quelque peu expert, cela n'était pas difficile d'enlever d'un mur des traces de sang.

—Vous niez ? dit M. de Moraines.

—Certes ! fit Jean avec hauteur. Du reste, il y a ici quelqu'un qui peut répondre de mon honorabilité, et qui vous dira, avec plus d'autorité que je ne pourrais le faire, qu'il est ridicule de m'accuser de l'assassinat de Bourreille.

—Qui ?

—M. Gauthier Bourreille lui-même, le fils de la victime.

Montmayer tira un papier de sa poche et le présenta au juge.

—Voici une lettre que M. Gauthier Bourreille m'a écrite il n'y a pas bien longtemps. Lisez et jugez.

M. de Moraines la repoussa.

—Inutile ! M. Gauthier Bourreille nous a raconté dans quelles circonstances et sous quelle odieuse pression il a été obligé de l'écrire.

—Lui aussi m'accuse ?

—Non, dit Gauthier avec calme. Je ne vous accuse pas. D'autres que moi se sont réservé ce devoir. Je me tais et j'écoute.

—L'assassinat de Bourreille a eu le vol pour mobile, dit le juge. Vous avez volé cinquante mille francs dans le bahut en vieux chêne qui se trouvait dans une chambre de débarras, contiguë à celle où couchait la victime. Ces cinquante mille francs, auxquels la guerre vous a empêché de toucher, nous les avons retrouvés intacts.

Montmayer fit un brusque mouvement et se retourna vers Georges.

Mais son regard eut beau chercher celui de son frère. Georges avait les yeux baissés.

—Je suis perdu, pensa le misérable, Georges a parlé.

—A ceci vous n'avez rien à répondre, sans doute ? interrogea M. de Moraines.

—Invention !

—Vous aviez caché les 50,000 francs dans un coffret et jeté ce coffret dans le vieux puits desséché de la cour de la fabrique. C'est là que nous les avons retrouvés.

—Et qui vous prouve que ce soit moi qui les y ai cachés ?

—Je répondrai à votre objection tout à l'heure. Au début de cet interrogatoire, je vous ai dit que vous étiez accusé d'un vol, d'un assassinat et d'une tentative de meurtre. Vous n'avez pas repoussé le premier et le second chef d'accusation. Reste le troisième.

Montmayer perdait tout sang-froid. Et ce qui le troublait c'était surtout de voir ceux qui étaient là terriblement calmes.

D'où partait le coup qui le frappait ? Était-ce Georges qui l'avait trahi ? Était-ce Lucienne, à la fin ?

—Vous êtes accusé, disait le juge, d'avoir, à plusieurs reprises, tenté d'empoisonner Claudine.

—Moi ! Allons donc !

—Ne niez pas. Les preuves sont accablantes, je me hâte de vous le dire. Vous n'aurez qu'à espérer l'indulgence de vos juges, mais vous ne pouvez pas compter les égarer par vos dénégations, les troubler par votre attitude.

Montmayer était aux abois. Il se mordait rageusement les lèvres et tout à coup examinait ceux qui étaient devant lui avec des yeux où la colère et la terreur faisait monter le sang.

S'il avait eu entre les mains une arme, certes il s'en fût servi contre eux. De sinistres et sauvages pensées de massacre traversaient son cerveau. Il aurait voulu tuer, et se tuer ensuite. Et sa rage venait de ce qu'il n'avait pas d'arme. Courlande qui l'examinait murmura :

—Ah ! ah ! le tigre commence à allonger ses griffes !

M. de Moraines s'adressa au greffier :

—Vous écrivez toutes mes questions et toutes les réponses ?

—Oui, monsieur le juge.

—Montmayer, vous avez voulu empoisonner Claudine en lui versant de l'arsenic.

—Qui m'accuse ? fit encore Montmayer, d'une voix rauque.

Courlande se rapprocha.

En même temps, Claudine, Lucienne et le père Sarlat se levaient tous ensemble avec le même cri :

—Nous, nous tous, nous vous accusons !

Et Georges se levant à son tour :

—Moi aussi, je t'accuse.

—Moi, dit Claudine, j'étais endormie chaque fois que vous avez versé le poison ; mais chaque fois que j'étais réveillée, vous insistiez d'une façon singulière pour me faire boire.

—Moi, dit Lucienne, vous me croyez endormie. Vous veniez entr'ouvrir ma porte afin de vous assurer que vous n'aviez rien à craindre. Mais derrière vous, je me levais et je vous ai vu quatre fois verser de l'arsenic dans le verre de ma sœur.

—Qu'avez-vous à répondre ? demanda le juge.

Montmayer se tut.

—Lorsque vous étiez parti, reprit Lucienne, je me hâtais de porter le poison à M. Courlande.

—Et moi, dit Courlande, j'allais à Paris le faire analyser.

Et c'est moi qui ai été chargé de ce soin ! dit Sarlat.

—Mensonges ! mensonges ! râla le misérable.

—Mensonges, c'est bientôt dit, fit le chimiste. Ce que je peux certifier, c'est quela boisson que m'a apportée M. Courlande était fortement mélangée d'arsenic ; on peut, du reste, consulter mes rapports. Il sont précis.

—Cet homme a sans doute intérêt à me perdre !

Et Montmayer désignait notre ami Pas-de-Chance.

Courlande se contenta de répondre :

—Si l'heure n'était pas aussi grave, ce que vous dites là me ferait rire.

Georges fit un geste pour indiquer qu'il voulait parler.

Chacun se retourna vers lui.

Il faisait peine à voir, le pauvre garçon. La mort l'avait marqué visiblement. Sa dernière heure avait sonné.

Il y eût autour de lui un silence solennel, religieux.

—Jean, dit-il d'une voix faible comme un souffle, Jean il est inutile de nier. Repens-toi. Repens-toi ! Georges, blême, essuya une sueur d'angoisse qui lui coulait des cheveux sur le front et le visage.

—La maison des Montmayer est maudite, dit-il d'une voix haletante, s'arrêtant presque après chaque mot. Maudite, trois fois maudite. Le frère va accuser son frère ! Jean, il est trop tard, je te l'ai dit. Je t'ai offert, tout à l'heure encore, un moyen de salut. Tu n'as pas voulu en profiter. Tu es endurci dans ton crime. Les remords n'ont pas de prise sur toi. Tu seras puni. Moi, Georges de Montmayer, ton frère, je t'accuse d'avoir assassiné Bourreille. J'ai connu le projet de ce crime. J'ai fait tout ce qui dépendait de moi

pour t'en dissuader. Je n'y ai pas réussi. Je t'ai vu au moment où tu partais pour exécuter ton forfait, le soir du jour où pour tromper ceux qui auraient pu t'accuser, tu avais invité à la fabrique dessavants, tes amis. Je t'ai vu au moment où tu es revenu les mains tachées de sang, car tu avais encore sur les mains le sang de Bourreille. Et tu n'as même pas tenté de me cacher ce meurtre. Tu l'as avoué. Te rappelles-tu aussi avec quel cynisme tu m'as appris l'arrestation de Doriat ? Et si M. de Moraines a bonne mémoire, il doit se souvenir également de ta singulière attitude pendant que tu assistais à l'enquête. Tu as tué Bourreille. Je t'accuse de ce meurtre. Tu l'as volé. Et les cinquante mille francs retrouvés dans les puits proviennent de ce vol. Tu avais raison tout à l'heure quand tu me regardais, les yeux chargés de haine et du désir de te venger. C'est moi qui ai tout dit. Ces deux crimes ne sont pas les seuls que l'on te reproche. Tu as voulu empoisonner Claudine. Lucienne t'a vu. Je t'ai vu !

Montmayer poussa une cri de rage.

—Je t'ai vu, dis-je. Claudine connaissait ton crime. Tu voulais l'empêcher de parler. Moi, tu ne me craignais pas. Je ne suis qu'un pauvre malade dont personne ne se préoccupe. Je t'accuse de ces crimes, moi, ton frère.

Il s'arrêta, exténué. Bientôt pourtant il reprit, mais d'une voix plus basse, plus lente, la voix d'un moribond :

—Je ne pourrais recommencer, répéter cette accusation me serait impossible. Je suis à bout de forces. Toutes mes paroles ont été recueillies avec soin, n'est-ce pas ? Le greffier n'a rien omis ?

—Rien.

—Alors, je puis mourir, car je paye de ma vie cette accusation. Je le sens. Je suis arrivé au terme de ma course. Mon Dieu, que je suis mal ! Il se laissa tomber dans un fauteuil. Il avait perdu connaissance.

Lucienne et Claudine elle-même, malgré sa faiblesse, s'étaient précipitées pour lui porter secours.

—Georges ! Georges ! appelait Claudine en larmes.

Tout le monde avait les yeux fixés sur le malade.

Montmayer crut qu'il pouvait en profiter pour tenter de s'enfuir. Il n'avait point d'arme, mais il était fort et agile. D'un bond, il fut à la fenêtre et l'ouvrit. Une seconde de plus et il était dehors. Et c'était peut-être pour lui la liberté l'impunité.

Par bonheur, Courlande veillait. Il se jeta sur Montmayer, sans essayer de le retenir, sentant bien qu'il n'en aurait pas la force, et se contentant de lui envelopper la taille avec les deux bras et de nouer ses jambes autour des jambes du misérable, afin de paralyser ses efforts.

Montmayer le saisit à la gorge dans ses doigts qui serrèrent le pauvre diable comme une tenaille.

—Tu payeras pour les autres !

On se précipita à son secours. Ce fut à grande peine qu'on le dégagea. Il était déjà suffoqué.

Quand il reprit sa respiration, soulagé :

—Mâtin, dit-il, j'ai cru que j'y passais. Quelle pince ! Mais permettez, ça ne se représentera plus.

Et avant que Montmayer eût pu se douter de ce qu'il voulait faire, Courlande lui avait habilement passé les menottes.

Montmayer voulut se défendre et tordit les poignets. Courlande serra la chaîne. Le misérable poussa un cri de douleur.

—Chacun son tour, monsieur, dit Courlande.

Vous voilà mâté. Je n'étais pas à la noce, moi, tout à l'heure.

Georges de Montmayer était toujours évanoui. Lorsqu'il reprit connaissance, il regarda avec des yeux ternes ceux qui l'entouraient.

Dans ces yeux déjà voilés par les ombres de la mort, il était difficile de voir quelle suprême émotion passait,

—Georges ! répéta Claudine. Vous me reconnaissez !

—Je vous reconnais, Claudine, et je vous aime.

Le moribond se tourna vers le juge.

—Ainsi demanda-t-il avec une insistance étrange, toutes mes paroles sont bien acquises à la justice ?

—Toutes, monsieur, soyez tranquille.

—Aucune formalité n'a été oubliée ?

—Votre signature, seule, manque à votre déposition.

—Est-elle nécessaire ?

—Non.

—Je veux quand même signer, mais je suis si faible, si faible que je ne sais pas si j'aurai assez de vie pour le faire.

On approcha une table de son fauteuil. On mit une plume trempée d'encre entre ses doigts. Il appuya la main sur le papier. Sa main tremblait violemment. Il parut faire un violent effort sur lui-même. Toute sa vie passa dans cet effort.

Il signa : Georges de Montmayeur en toutes lettres. La plume tomba de ses mains. Il se renversa dans son fauteuil, la tête sur la poitrine et resta immobile, comme anéanti par ce qu'il venait de faire.

—Georges, dit Claudine, revenez à vous ! ce que vous avez fait, personne ne vous le reprochera. Votre conscience, votre devoir vous ordonnaient de le faire. Je vous aime et vous aimerai toujours, Georges, regardez-moi, écoutez-moi.

Le corps de Georges s'affaissait de plus en plus, les bras restaient ballants : les yeux ternes et sans plus de regard ; les lèvres entr'ouvertes et tout à fait blanches, d'un blanc gris.

Claudine, qui était à genoux, auprès de lui, se releva effarée.

En même temps, Lucienne appuyait la main sur le front du jeune homme. Le front était glacé ; le visage était froid ; les mains étaient froides, et si Lucienne n'avait pas soutenu le corps, il serait tombé du fauteuil. Georges était mort !

Ainsi qu'il l'avait dit, il avait payé de sa vie son accusation. Ainsi qu'il l'avait souhaité un soir, alors que le revolver près de la tempe il voulait mourir, il n'était pas mort sans avoir été utile.

La vie avait été lourde à celui-là. Il n'avait jamais connu que la souffrance et le découragement. Pour lui, vraiment, mourir, c'était le bonheur, et il était mort avec le cri d'amour de Claudine retentissant à son oreille, lui descendant jusqu'au fond de l'âme, et l'accompagnant dans l'éternité.

Claudine et Lucienne s'agenouillèrent pour prier. Elles pleuraient. Toutes deux elles avaient été comme un rayon de soleil dans la vie du pauvre homme. Elles avaient marqué de leur présence le seul moment de bonheur qui lui était échu en partage.

Ce triste dénouement ne pouvait faire oublier à M. de Moraines pourquoi il était venu.

—Montmayeur, nous allons vous emmener à Versailles.

Jean ne répondit rien, il était atterré. Ces accusations foudroyantes, appuyées de preuves contre lesquelles vainement il s'était débattu ; l'abandon où il se trouvait, son arrestation ; l'impuissance où il était de se défendre et d'user de sa force pour tuer et pour mourir ; la mort de son frère, qui peut-être avait fait vibrer en lui quelque corde de son cœur, car ce frère rappelait la famille, les souvenirs d'enfance, si doux et si attendrissants, tout se liguaient pour broyer sa résistance et annihiler son énergie, mais par-dessus tout la pensée de Lucienne, perdue pour lui. Certes il savait qu'il était haï, objet de mépris et d'horreur. Mais est-ce que cela l'empêchait d'aimer, lui ? Est-ce que cela, au contraire, ne redoublait pas son amour, en le stimulant de toutes les impossibilités où il était de le voir payé de retour ? Oui, le misérable, en cette heure suprême et décisive de sa vie, oubliait les accusations, ses crimes, la mort de Georges, pour ne plus penser qu'à Lucienne.

La monstruosité de ses crimes l'avait éloigné de l'humanité ; son amour pour Lucienne l'en rapprochait. Et le regret de l'amour perdu, de l'amour impossible, fut si vif en lui, à ce moment même, que ses yeux se mouillèrent. Ce n'était plus qu'un homme, maintenant, et le repentir, cette fleur qui ne vit qu'arrosée par les larmes, le repentir germaient en lui, détendant ses nerfs.

—Vous avez entendu ? dit le juge.

—Oui, monsieur, dit-il résigné. Emmenez-moi.

Une dernière question.

—Je suis prêt à répondre.

—Devant le corps de votre pauvre frère qui est mort de votre crime, marquez du moins du repentir par votre aveu.

—A cette question je ne répondrai que si elle m'est adressée par un autre que vous.

—Par qui ?

—Par Lucienne.

La jeune fille entendit. Elle se leva, essuya ses yeux et regarda M. de Moraines, attendant qu'il se prononçât.

—J'y consens, dit le juge.

Alors, Lucienne :

—Jean, avouez ! dit-elle simplement.

—Vous l'ordonnez ?

—Je vous en prie.

—C'est à votre prière que j'obéis. J'avoue avoir assassiné Bourreille et lui avoir volé 50,000 francs. J'avoue avoir essayé d'empoisonner Claudine avec de l'arsenic.

—Enfin ! murmura Courlande avec un soupir de satisfaction et un regard de triomphe.

C'était sa première affaire qui réussissait. Il touchait, le petit Pas-de-Chance, à la réalisation de son rêve.

M. de Moraines partit. Courlande et l'agent se tenaient de chaque côté de Montmayeur. Celui-ci, avant de sortir, regarda Lucienne.

Mais la jeune fille s'était remise à genoux auprès de Georges. Elle ne le vit pas.

Montmayeur baissa la tête et suivit Courlande.

X

L'affaire de Montmayeur ne fut pas longue à instruire. Cependant les événements de la Commune et du second siège de Paris vinrent retarder ce procès de quelques semaines.

Doriat avait été renvoyé à Versailles, lorsque les prisons purent recevoir des prisonniers civils. Il devait, c'est la loi, repasser en cour d'assises, à côté de Montmayeur, le vrai coupable.

Marie Doriat n'avait pas pu le revoir. Elle lui avait écrit plusieurs fois, mais dans chacune de ses lettres, elle n'avait pas osé lui parler de ses fils. Doriat ignorait leur mort. Le pauvre homme ne savait pas non plus que sa maison était brûlée. Il savait seulement qu'il allait passer en cour d'assises une seconde fois, que son innocence serait hautement reconnue qu'elle serait publiquement proclamée, en même temps que le nom de l'assassin de Bourreille serait livré à l'exécration. Quant il reçut cette nouvelle, il dit :

—Je n'y comptais plus ! Je vais être bien heureux !

Et voilà pourquoi Marie Doriat n'osait lui annoncer la cruelle mort de ses fils dans la crainte de troubler le bonheur si complet de son mari.

Aux assises, Montmayeur comparut résigné. Il ne chercha ni à se sauver ni à nier.

Il avoua tout, derechef, ainsi qu'il l'avait fait devant M. de Moraines. Il ne voulait pas implorer l'indulgence des jurés. Il avait joué une partie, il avait perdu ; il était beau joueur et prêt à payer de sa vie sa mauvaise chance.

Il fut calme pendant tous les débats. Il reconnut l'énormité de ses crimes ; il dit qu'il attendait le châtement.

Doriat fut acquitté et acclamé à sa sortie de la cour.

Montmayeur fut condamné à mort.

—Je m'y attendais ? dit-il à son avocat d'office.

Car il n'avait pas voulu prendre d'avocat, sachant sa cause perdue d'avance. Il refusa de se pourvoir en cassation. Il refusa également de signer son recours en grâce. Il attendit la mort avec indifférence.

Le jour où son mari fut jugé pour la seconde fois, Marie Doriat était venue à Versailles. Elle avait assez souffert, depuis près d'une année, des hontes de la condamnation ; elle voulait avoir sa part du triomphe de l'innocence.

Lorsque le président dit : " Michel Doriat, vous êtes libre," ce fut Marie que Doriat rencontra d'abord. Bien des amis étaient là, qui avaient tenu à assister à la réhabilitation, mais il ne s'occupait que de sa femme, se doutant bien de ce qu'elle avait souffert. Il ne recherchait que son visage aimé dans la foule qui se pressait sur ses pas, à la sortie du palais de justice.

Et quand il l'aperçut.

—Marie ! dit-il, ma bonne et chère Marie !

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant.

Puis Doriat s'écartant un peu de sa femme :

—Comme tu es changée, ma pauvre Marie.

Comme tu as vieilli. Tes cheveux étaient noirs. Ils sont maintenant tout blancs. Il a fallu les yeux de ton mari pour te reconnaître.

Et regardant autour de lui :

—Pourquoi mes fils ne sont-ils pas là ?

Marie trembla. Elle ne pouvait prendre sur elle de tout dire. Elle esquiva la question et répondit :

—Toi aussi tu es changé, mon pauvre Michel.

Et elle parla d'autre chose, nerveuse, épouvantée de la douleur de son mari, quand il apprendrait la vérité.

Ils revinrent à pied jusqu'à Garches.

Ce fut d'abord de leurs affaires qu'il parla, puis ce fut de la guerre.

Il fallut que Marie lui racontât, de point en point, tout ce qu'elle savait du siège de Paris : les batailles loin de Garches, les combats autour du village, le Bourget, Champigny, le bombardement, Buzenval.

—Le village a-t-il souffert beaucoup ? demanda-t-il en parlant de Garches. Pendant la bataille de Buzenval vous avez dû recevoir des obus ?

—Oui, le village est presque détruit ! dit Marie.

—Ah ! fit l'homme, pâlisant tout à coup. Et sans doute il y a des maisons de nos amis qui n'existent plus ?

—Il y en a.

—Beaucoup ?

—Presque toutes.

—Quel malheur.

Une question lui montait aux lèvres. Il n'osait la faire et regardait sa femme, attendant qu'elle parlât. Marie ne se pressait pas. Il se résigna et dit :

—La nôtre n'a rien éprouvé, n'est-ce pas ?

—Si. Les obus l'ont atteinte comme les autres.

—Ah ! est-ce qu'il y a beaucoup de dommages ?

—Notre maison n'a pas été plus épargnée que celles de nos amis. Elle n'existe plus.

Doriat poussa un soupir et resta longtemps silencieux.

Puis, tremblant et s'armant de courage :

—Au moins, notre malheur n'est pas complet.

La maison de Pascal et d'Henri :

—Détruite, comme la nôtre, par les obus allemands.

—Ah ! les brigands ! les brigands ! dit-il, serrant les poings et tout blême de colère. J'espère bien qu'un jour viendra où nous leurs rendrons la pareille. Où habites-tu, toi, ma pauvre Marie, depuis cette catastrophe ?

Marie lui raconta qu'elle avait demandé l'hospitalité à une amie, plus heureuse qu'elle et dont la maison avait été respectée par l'incendie.

—Et Pascal et Henri ? Ils habitent avec toi ?

Qu'est-ce qu'ils ont fait pendant la guerre ? C'est drôle, tu ne me parles pas d'eux.

—Que veux-tu que je te dise ?

—Eh ! parbleu ! voilà une singulière question. Dis-moi d'abord comment ils vont ? C'est le plus pressé. Après tu me raconteras à quoi ils ont pris part, car je suppose qu'ils ne sont pas restés les bras croisés ? Ou, s'ils ont été blessés, c'a été légèrement et ils sont déjà guéris ? Assurément tu me l'aurais dit. Je parie que tu me réserves une surprise ! Je vois ça à ta figure. Ils avaient des grades, hein ? Peut-être y en a-t-il un qui a la médaille militaire ? Peut-être plus ? Réponds. Dis donc, sais-tu que je serais joliment fier si j'avais un de mes fils décoré de la croix de la Légion d'honneur.

La pauvre femme était au supplice.

Comment lui expliquer, au pauvre condamné, l'effroyable vide qu'il allait trouver autour de lui ?

Mais lui, continuant sa pensée, ne se doutant pas du tout du malheur qu'elle allait révéler :

(La fin au prochain numéro)

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.